

ÉGLOGISTE s. m. (é-élo-gi-s-te — rad. églogue). Littér. Poète qui écrit des églogues. (Dictionnaire de la langue française.)

ÉGLOGUE s. f. (é-élo-gue — du gr. ek, de, légé, je choisis). Littér. Recueil d'extraits des auteurs : Les Églogues de Polybe, de Théophraste. « Vieux en ce sens. » Nom que les Romains donnaient à tout morceau de choix, à toute pièce qui méritait d'être distinguée dans un recueil. Assone qualifie d'églogue une ode d'Horace. (Complément de l'Acad.) Petit poème pastoral : Les Églogues de Virgile. L'Églogue est l'imitation des moeurs champêtres dans leur plus agréable simplicité. (Marmontel.) A setze ans, Pope avait composé ses toutes, c'est-à-dire accompli de versification. (Boissonnade.) Le tort des faiseurs d'églogues, c'est de croire qu'il faut peindre les bergers tels qu'ils sont. (Rigault.)

Vieillardie, en une églogue entouré de troupeaux. Au milieu de Paris enfermé mes châteaux, Et dans mon cabinet assis auprès des bêtes, Faire dire aux échos des sottises champêtres. BOILEAU.

Mais souvent, dans ce style, un rimeur au bois Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois. Et follement pompeux dans sa verve indécrite, Au milieu d'une églogue entonne la trompette. BOILEAU.

— Neol. fam. Agréments de la vie champêtre ou pastorale : Tout ce pays est d'une douceur charmante sous son air sévère ; Églogue vous prend au sein de Bado et ne vous quitte plus. (P. de St-Victor.)

— Épithètes. Simple, naïve, ingénue, touchante, attrépendante, fraîche, riante, charmante, gracieuse, délicate, rassurante, adorable, inimitable, poétique, pastorale, champêtre, rustique, guindée, froide, glacée, canyueuse, languissante, fade, insipide.

— Encycl. Le mot églogue vient du grec églogé, qui a le même sens, mais qui, considéré étymologiquement, signifie choix. Dans le principe, en effet, on appela églogue tout petit poème lyrique ou pastoral, sans égard au caractère, que l'auteur était censé choisir parmi plusieurs autres pour le publier. Après qu'on eut donné ce nom aux Bucoliques de Virgile, la renommée de ces poèmes fut telle que le mot églogue ne s'appliqua plus qu'aux poèmes de ce genre pastoral. Il ne fut même employé le plus souvent que pour désigner celles de ces poésies dont la forme était dialoguée, ou du moins présentait quelque mouvement dramatique, soit par l'inspiration du poète. On peut distinguer trois sortes d'églogues : celles qui sont en forme de récit, celles qui sont dialoguées ; celles où se mêlent le dialogue et le récit. Les poésies pastorales qui ont moins de mouvement sont le genre d'églogue le plus commun. Elles sont plus mûres dans la description, elles sont en général d'une étendue plus longue que les églogues, dont la forme plus vive hâte le dénouement.

L'églogue, l'idylle, le roman pastoral et d'autres genres littéraires, les romans, les artiques, qui composent le genre pastoral, se rapportent à un secret penchant de l'esprit, penchant éternel qui explique bien comment le genre pastoral forme une veine à part, une veine presque ininterrompue, qui traverse toute la littérature depuis ses origines jusqu'à nos jours. Voici à cet égard une page très-juste et très-intéressante d'un auteur qui, mieux que personne, a droit de parler du genre pastoral, Georges Sand :

« J'ai vu et j'ai senti par moi-même, avec toutes les idées civilisées, que la vie primitive était le rêve, l'idéal de tous les hommes et de tous les temps. Depuis les bergers de Longus jusqu'à ceux de Trionan, la vie pastorale est un Eden parfumé où les âmes tourmentées et lassées du tumulte du monde ont essayé de se réfugier. L'art, ce grand flatteur, ce chercheur complaisant de consolations pour les gens trop heureux, a traversé une suite non interrompue de bergeries ; et sous ce titre : Histoire des bergeries, j'ai souvent désiré de faire un livre d'étude et de critique où j'aurais passé en revue tous ces différents rêves champêtres, dont les hautes classes se sont nourries avec passion. J'aurais suivi leurs modifications, toujours en rapport inverse de la dépravation des moeurs, et se faisant pur et simplement égales d'autant plus que la société était corrompue et impudente. Je voudrais pouvoir commander ce livre... Ce serait un traité d'art complet, car la musique, la peinture, l'architecture, la littérature, dans toutes ses formes : théâtre, poème, roman, églogue, les modes, les jardins, les costumes mêmes, tout a subi l'engouement du rêve pastoral. » (Préface de François le Champi.) Il y a peut-être dans cette jolie page un point contestable : seconde. Crotale, est une ravissante imitation de la septième de Virgile. La quatrième a pour titre César ; la cinquième, Mycon, est un faible résumé des Géorgiques. La dixième, Baeccha, abonde en détails gracieux, et son ordonnance est parfaite. Fontenelle la préfère à l'églogue de Virgile ; comme vers, elle lui est inférieure, mais elle vaut mieux comme entente de la nature. Tros, la dernière, qui correspond à la seconde du Cygne de Mantoue, passe, d'après Cabaret-Dupuy, sous le rapport du choix du sujet, de l'ordonnance,

de la naïveté des caractères, de la vérité des sentiments et de la chaleur de la diction, pour le chef-d'œuvre de Calpurnius. Né sous le même ciel que le maître du genre, Némosor, Calpurnius a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données ; mais il manque d'originalité et tombe parfois dans l'enflure. Sans être, sous le rapport du style, à la hauteur de Calpurnius, il a une supériorité relative : l'auteur comprend mieux la campagne que son modèle ; ses bœufs sont de vrais bœufs. De l'esprit, du naturel, une diction assez pure et quelques bons vers expliquent l'engouement des écoles du moyen âge pour ce poète, qu'elles mettaient entre les mains des jeunes gens, comme de nos jours on y met Horace et Virgile.

Ces Églogues sont adressées à un autre poète pastoral, Némésius, qui servait de protecteur à Calpurnius et entretenait avec lui une correspondance en vers. C'est ce qui a fait croire à un nombre de critiques que les quatre dernières Églogues étaient dues à Némésius ; mais la versification et la manière en sont si clairement celles de Calpurnius, que nous n'avons pas hésité à les restituer à son auteur. De nos jours on lit encore Calpurnius ; c'est à la fois un bel argument en sa faveur, lorsqu'on réfléchit que nous possédons les œuvres de Virgile, et que Calpurnius lui est postérieur.

Églogues (LES) de Garcilaso de La Vega. Ces compositions poétiques, d'une grande fraîcheur, ont encore à l'Espagne avec elles une réputation. Ce poète, doué d'un génie aimable et doux, quoiqu'il eût embrassé la carrière des armes, et qui mourut jeune, à trente-trois ans, trouva, au milieu de cette vie courte et aventureuse, le temps de cultiver les lettres et de composer ses poésies ; c'est à la fois la plume, tantôt l'épée. Ami et élève de Bocca, qu'il écrivait, il imite tour à tour les Italiens, Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar ; mais c'est à Virgile, à Théocrite, à Homère qu'il doit le plus ; il se nourrit de leur poésie, et dans ce genre il est très-fortement dans le vrai ; il a une imagination en réalité qu'il vaut encore quelque chose.

Ses Églogues ne sont pas nombreuses, il n'en écrit que deux, mais ce sont de grandes compositions, et qui représentent à elles seules plus de la moitié de son œuvre. La première, la plus belle des deux, et peut-être sa meilleure production, fut écrite à Naples, quelques années avant sa mort, arrivée en 1536. Il se met lui-même en scène, sous le nom de Salicio, et prête à son interlocuteur, Boscan, celui de Nemorosio ; les deux poètes se disent flatteurs, et c'est ainsi que se termine le dialogue. « Si l'on excepte le dialogue du commencement, dit Tieknor, et la description de la fin, une description de la tombée de la nuit qui la termine fort heureusement, on peut considérer ce dialogue comme composé de deux parties distinctes, dans lesquelles le ton pastoral est admirablement conservé ; chacune d'elles, avec ses divisions et son plan propre, est faite sur le modèle d'une canzone italienne. De cette façon, l'églogue a un air de fraîcheur et de légèreté, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. » (Boscan.) (Art poétique, chant II.)

Entre ces deux œuvres, comme le dit le poète, la route est difficile ; il faut descendre, sans bassesse, jusqu'aux plus humbles détails, et à rendre dignes d'un consul les champs et les bois. Théocrite et Virgile restent les vrais modèles à suivre. V. IDYLLES, NOUVELLES, PASTORALES (poésies).

Églogues de Virgile. V. BUCOLIQUES. Églogues de Némésius. Ce poète ne craignit pas de combattre et de vaincre, dans un concours, l'empereur Numérien, qui, d'ailleurs, ne s'en vengea qu'en le protégeant ; il avait imité les poèmes didactiques d'Oppien, et voulait imiter également Virgile. Aussi composa-t-il quelques poésies pastorales, dans lesquelles on remarqua des vers gracieux, qui lui valurent la réputation de bon versificateur et d'écrivain passable, sans celle d'esprit original et d'homme d'imagination. Ses Églogues ne nous sont pas parvenues. Quelques commentateurs en ont fait imprimer quatre sous son nom et les ont placées à la suite des œuvres de Calpurnius. C'est à tort, car ces quatre Églogues appartiennent bien à Calpurnius et sont marquées à son cachet. En tout cas, puisque Némésius prêtait à Calpurnius de l'argent, qui ce dernier ne rendait jamais, il peut bien lui prêter ses quatre Églogues aux mêmes conditions.

Églogues de Calpurnius, poète latin du temps de Dioclétien. Ce recueil renferme onze églogues dans lesquelles Titus Julius Calpurnius a tenté d'imiter Virgile. La première, intitulée Delos, est calquée sur la quatrième du prince des poètes latins ; la seconde, Crotale, est une ravissante imitation de la septième de Virgile. La quatrième a pour titre César ; la cinquième, Mycon, est un faible résumé des Géorgiques. La dixième, Baeccha, abonde en détails gracieux, et son ordonnance est parfaite. Fontenelle la préfère à l'églogue de Virgile ; comme vers, elle lui est inférieure, mais elle vaut mieux comme entente de la nature. Tros, la dernière, qui correspond à la seconde du Cygne de Mantoue, passe, d'après Cabaret-Dupuy, sous le rapport du choix du sujet, de l'ordonnance,

de la naïveté des caractères, de la vérité des sentiments et de la chaleur de la diction, pour le chef-d'œuvre de Calpurnius. Né sous le même ciel que le maître du genre, Némosor, Calpurnius a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données ; mais il manque d'originalité et tombe parfois dans l'enflure. Sans être, sous le rapport du style, à la hauteur de Calpurnius, il a une supériorité relative : l'auteur comprend mieux la campagne que son modèle ; ses bœufs sont de vrais bœufs. De l'esprit, du naturel, une diction assez pure et quelques bons vers expliquent l'engouement des écoles du moyen âge pour ce poète, qu'elles mettaient entre les mains des jeunes gens, comme de nos jours on y met Horace et Virgile.

Ces Églogues sont adressées à un autre poète pastoral, Némésius, qui servait de protecteur à Calpurnius et entretenait avec lui une correspondance en vers. C'est ce qui a fait croire à un nombre de critiques que les quatre dernières Églogues étaient dues à Némésius ; mais la versification et la manière en sont si clairement celles de Calpurnius, que nous n'avons pas hésité à les restituer à son auteur. De nos jours on lit encore Calpurnius ; c'est à la fois un bel argument en sa faveur, lorsqu'on réfléchit que nous possédons les œuvres de Virgile, et que Calpurnius lui est postérieur.

Églogues (LES) de Garcilaso de La Vega. Ces compositions poétiques, d'une grande fraîcheur, ont encore à l'Espagne avec elles une réputation. Ce poète, doué d'un génie aimable et doux, quoiqu'il eût embrassé la carrière des armes, et qui mourut jeune, à trente-trois ans, trouva, au milieu de cette vie courte et aventureuse, le temps de cultiver les lettres et de composer ses poésies ; c'est à la fois la plume, tantôt l'épée. Ami et élève de Bocca, qu'il écrivait, il imite tour à tour les Italiens, Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar ; mais c'est à Virgile, à Théocrite, à Homère qu'il doit le plus ; il se nourrit de leur poésie, et dans ce genre il est très-fortement dans le vrai ; il a une imagination en réalité qu'il vaut encore quelque chose.

Ses Églogues ne sont pas nombreuses, il n'en écrit que deux, mais ce sont de grandes compositions, et qui représentent à elles seules plus de la moitié de son œuvre. La première, la plus belle des deux, et peut-être sa meilleure production, fut écrite à Naples, quelques années avant sa mort, arrivée en 1536. Il se met lui-même en scène, sous le nom de Salicio, et prête à son interlocuteur, Boscan, celui de Nemorosio ; les deux poètes se disent flatteurs, et c'est ainsi que se termine le dialogue. « Si l'on excepte le dialogue du commencement, dit Tieknor, et la description de la fin, une description de la tombée de la nuit qui la termine fort heureusement, on peut considérer ce dialogue comme composé de deux parties distinctes, dans lesquelles le ton pastoral est admirablement conservé ; chacune d'elles, avec ses divisions et son plan propre, est faite sur le modèle d'une canzone italienne. De cette façon, l'églogue a un air de fraîcheur et de légèreté, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. » (Boscan.) (Art poétique, chant II.)

Entre ces deux œuvres, comme le dit le poète, la route est difficile ; il faut descendre, sans bassesse, jusqu'aux plus humbles détails, et à rendre dignes d'un consul les champs et les bois. Théocrite et Virgile restent les vrais modèles à suivre. V. IDYLLES, NOUVELLES, PASTORALES (poésies).

Églogues de Virgile. V. BUCOLIQUES. Églogues de Némésius. Ce poète ne craignit pas de combattre et de vaincre, dans un concours, l'empereur Numérien, qui, d'ailleurs, ne s'en vengea qu'en le protégeant ; il avait imité les poèmes didactiques d'Oppien, et voulait imiter également Virgile. Aussi composa-t-il quelques poésies pastorales, dans lesquelles on remarqua des vers gracieux, qui lui valurent la réputation de bon versificateur et d'écrivain passable, sans celle d'esprit original et d'homme d'imagination. Ses Églogues ne nous sont pas parvenues. Quelques commentateurs en ont fait imprimer quatre sous son nom et les ont placées à la suite des œuvres de Calpurnius. C'est à tort, car ces quatre Églogues appartiennent bien à Calpurnius et sont marquées à son cachet. En tout cas, puisque Némésius prêtait à Calpurnius de l'argent, qui ce dernier ne rendait jamais, il peut bien lui prêter ses quatre Églogues aux mêmes conditions.

Églogues de Calpurnius, poète latin du temps de Dioclétien. Ce recueil renferme onze églogues dans lesquelles Titus Julius Calpurnius a tenté d'imiter Virgile. La première, intitulée Delos, est calquée sur la quatrième du prince des poètes latins ; la seconde, Crotale, est une ravissante imitation de la septième de Virgile. La quatrième a pour titre César ; la cinquième, Mycon, est un faible résumé des Géorgiques. La dixième, Baeccha, abonde en détails gracieux, et son ordonnance est parfaite. Fontenelle la préfère à l'églogue de Virgile ; comme vers, elle lui est inférieure, mais elle vaut mieux comme entente de la nature. Tros, la dernière, qui correspond à la seconde du Cygne de Mantoue, passe, d'après Cabaret-Dupuy, sous le rapport du choix du sujet, de l'ordonnance,

de la naïveté des caractères, de la vérité des sentiments et de la chaleur de la diction, pour le chef-d'œuvre de Calpurnius. Né sous le même ciel que le maître du genre, Némosor, Calpurnius a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données ; mais il manque d'originalité et tombe parfois dans l'enflure. Sans être, sous le rapport du style, à la hauteur de Calpurnius, il a une supériorité relative : l'auteur comprend mieux la campagne que son modèle ; ses bœufs sont de vrais bœufs. De l'esprit, du naturel, une diction assez pure et quelques bons vers expliquent l'engouement des écoles du moyen âge pour ce poète, qu'elles mettaient entre les mains des jeunes gens, comme de nos jours on y met Horace et Virgile.

de la naïveté des caractères, de la vérité des sentiments et de la chaleur de la diction, pour le chef-d'œuvre de Calpurnius. Né sous le même ciel que le maître du genre, Némosor, Calpurnius a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données ; mais il manque d'originalité et tombe parfois dans l'enflure. Sans être, sous le rapport du style, à la hauteur de Calpurnius, il a une supériorité relative : l'auteur comprend mieux la campagne que son modèle ; ses bœufs sont de vrais bœufs. De l'esprit, du naturel, une diction assez pure et quelques bons vers expliquent l'engouement des écoles du moyen âge pour ce poète, qu'elles mettaient entre les mains des jeunes gens, comme de nos jours on y met Horace et Virgile.

Ces Églogues sont adressées à un autre poète pastoral, Némésius, qui servait de protecteur à Calpurnius et entretenait avec lui une correspondance en vers. C'est ce qui a fait croire à un nombre de critiques que les quatre dernières Églogues étaient dues à Némésius ; mais la versification et la manière en sont si clairement celles de Calpurnius, que nous n'avons pas hésité à les restituer à son auteur. De nos jours on lit encore Calpurnius ; c'est à la fois un bel argument en sa faveur, lorsqu'on réfléchit que nous possédons les œuvres de Virgile, et que Calpurnius lui est postérieur.

Églogues (LES) de Garcilaso de La Vega. Ces compositions poétiques, d'une grande fraîcheur, ont encore à l'Espagne avec elles une réputation. Ce poète, doué d'un génie aimable et doux, quoiqu'il eût embrassé la carrière des armes, et qui mourut jeune, à trente-trois ans, trouva, au milieu de cette vie courte et aventureuse, le temps de cultiver les lettres et de composer ses poésies ; c'est à la fois la plume, tantôt l'épée. Ami et élève de Bocca, qu'il écrivait, il imite tour à tour les Italiens, Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar ; mais c'est à Virgile, à Théocrite, à Homère qu'il doit le plus ; il se nourrit de leur poésie, et dans ce genre il est très-fortement dans le vrai ; il a une imagination en réalité qu'il vaut encore quelque chose.

Ses Églogues ne sont pas nombreuses, il n'en écrit que deux, mais ce sont de grandes compositions, et qui représentent à elles seules plus de la moitié de son œuvre. La première, la plus belle des deux, et peut-être sa meilleure production, fut écrite à Naples, quelques années avant sa mort, arrivée en 1536. Il se met lui-même en scène, sous le nom de Salicio, et prête à son interlocuteur, Boscan, celui de Nemorosio ; les deux poètes se disent flatteurs, et c'est ainsi que se termine le dialogue. « Si l'on excepte le dialogue du commencement, dit Tieknor, et la description de la fin, une description de la tombée de la nuit qui la termine fort heureusement, on peut considérer ce dialogue comme composé de deux parties distinctes, dans lesquelles le ton pastoral est admirablement conservé ; chacune d'elles, avec ses divisions et son plan propre, est faite sur le modèle d'une canzone italienne. De cette façon, l'églogue a un air de fraîcheur et de légèreté, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. » (Boscan.) (Art poétique, chant II.)

Entre ces deux œuvres, comme le dit le poète, la route est difficile ; il faut descendre, sans bassesse, jusqu'aux plus humbles détails, et à rendre dignes d'un consul les champs et les bois. Théocrite et Virgile restent les vrais modèles à suivre. V. IDYLLES, NOUVELLES, PASTORALES (poésies).

Églogues de Virgile. V. BUCOLIQUES. Églogues de Némésius. Ce poète ne craignit pas de combattre et de vaincre, dans un concours, l'empereur Numérien, qui, d'ailleurs, ne s'en vengea qu'en le protégeant ; il avait imité les poèmes didactiques d'Oppien, et voulait imiter également Virgile. Aussi composa-t-il quelques poésies pastorales, dans lesquelles on remarqua des vers gracieux, qui lui valurent la réputation de bon versificateur et d'écrivain passable, sans celle d'esprit original et d'homme d'imagination. Ses Églogues ne nous sont pas parvenues. Quelques commentateurs en ont fait imprimer quatre sous son nom et les ont placées à la suite des œuvres de Calpurnius. C'est à tort, car ces quatre Églogues appartiennent bien à Calpurnius et sont marquées à son cachet. En tout cas, puisque Némésius prêtait à Calpurnius de l'argent, qui ce dernier ne rendait jamais, il peut bien lui prêter ses quatre Églogues aux mêmes conditions.

Églogues de Calpurnius, poète latin du temps de Dioclétien. Ce recueil renferme onze églogues dans lesquelles Titus Julius Calpurnius a tenté d'imiter Virgile. La première, intitulée Delos, est calquée sur la quatrième du prince des poètes latins ; la seconde, Crotale, est une ravissante imitation de la septième de Virgile. La quatrième a pour titre César ; la cinquième, Mycon, est un faible résumé des Géorgiques. La dixième, Baeccha, abonde en détails gracieux, et son ordonnance est parfaite. Fontenelle la préfère à l'églogue de Virgile ; comme vers, elle lui est inférieure, mais elle vaut mieux comme entente de la nature. Tros, la dernière, qui correspond à la seconde du Cygne de Mantoue, passe, d'après Cabaret-Dupuy, sous le rapport du choix du sujet, de l'ordonnance,

de la naïveté des caractères, de la vérité des sentiments et de la chaleur de la diction, pour le chef-d'œuvre de Calpurnius. Né sous le même ciel que le maître du genre, Némosor, Calpurnius a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données ; mais il manque d'originalité et tombe parfois dans l'enflure. Sans être, sous le rapport du style, à la hauteur de Calpurnius, il a une supériorité relative : l'auteur comprend mieux la campagne que son modèle ; ses bœufs sont de vrais bœufs. De l'esprit, du naturel, une diction assez pure et quelques bons vers expliquent l'engouement des écoles du moyen âge pour ce poète, qu'elles mettaient entre les mains des jeunes gens, comme de nos jours on y met Horace et Virgile.

« L'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité. Dejà de leurs bibles écrites Beaucoup de grâces sont ternies ; Ils sont comblés encore au rang des beaux esprits, Mais exclus du rang des génies. Les Églogues de Segrais ne brillent nullement par le mérite de l'invention ; on y remarque l'imitation des anciens. Il y a pourtant, de-ci de-là, quelques peintures vraiment poétiques, des vers bien tournés, un style élégant, des rapprochements agréables, un ton pastoral. Voici une remarquable description de l'aurore : Qu'étaient ses beaux habits l'Aurore au teint vermeil En ce point à l'univers le retour du Soleil. Et devant son char ses légères suivantes Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes ; Depuis que ma bergère a vu ces beaux lieux Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux. « Le principal mérite de Segrais, dit La Harpe, est d'avoir bien saisi le caractère et le ton de l'églogue. Il a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle, mais faible, de Virgile, il fait, comme lui, entrer dans ses sujets les images champêtres qui leur donnent un air de vérité, mais il ne sait pas, à beaucoup près, les colorier comme lui. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient ; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. » Après avoir dit et analysé plusieurs passages de ces églogues, La Harpe ajoute : « Ces endroits et plusieurs autres prouvent que Segrais n'était pas un poète bucolique à mépriser. Il faut songer qu'il écrivait avant les maîtres de la poésie française, et n'avait encore d'autres modèles que Martial et Baccan ; c'est ce qui rend plus excusables les fautes de sa versification, souvent lâche et traînante, et qui n'est pas même exempte de ces constructions forcées, de ces latinismes, enfin de ces restes de la rouille gothique, qui ne disparaît entièrement que dans les vers de Despréaux... » Les Églogues de Segrais ne sont plus guère lues.

ÉGLON, ville de la tribu de Juda. Elle était, lors de l'invasion des Hébreux, la résidence d'un roi chananéen que Josué vainquit et fit mettre à mort. Robinson a retrouvé l'emplacement d'Eglon au village arabe d'Edha. ÉGLON, roi des Moabites, qui vivait au xiv^e siècle av. J.-C. Il conquit le pays des Israélites, qu'il tint dix-huit ans asservis ; mais Israël Ahod se présenta à lui de leur part, et feignant de lui offrir un présent, le tua d'un coup d'épée dans le ventre. ÉGLOUTRONNAGE s. m. (é-élo-tro-na-je). Techn. Action d'égloutonner la laine. ÉGLOUTRONNÉ, ÉE (é-élo-tro-né) part. passé du v. Égloutronner. Une laine égloutonnée, mal égloutonnée. ÉGLOUTRONNER v. a. ou tr. (é-élo-tro-né) — du préf. é, et de gloutron. Détacher les gloutrons de la laine. ÉGLOUTRONNEUR s. m. (é-élo-tro-neur — rad. égloutonner). Techn. Cylindre qui, dans une égloutonneuse, a pour objet spécialement de détacher les gloutrons. ÉGLOUTRONNEUSE s. f. (é-élo-tro-neuse — rad. égloutonner). Techn. Machine servant à égloutonner, qui consiste en plusieurs groupes de cylindres armés de peignes, entre lesquels on fait successivement passer la laine. ÉGLY (Charles-Philippe MONTHEAULT D'). Érudit français. V. MONTHEAULT D'ÉGLY.

EGMONT, haut et excellent port de l'île Falkland, l'une des Malouines, dans l'Amérique du Sud, à l'O. de la Patagonie, par 51° 21' de lat. S., et 69° 26' de long. O. Cette baie forme un des ports les plus vastes et les plus commodes qui existent ; elle fut découverte en 1765 par le commodore Byron, qui lui donna le nom qu'elle porte, en l'honneur de lord Egmont, alors chef de l'expédition anglaise. EGMENT, groupe d'îles de la Polynésie, dans l'archipel Motouou ou des Îles-Basses, par 14° 10' de long. O. et 190° 20' de lat. S. Plusieurs des petites îles qui composent ce groupe sont habitées ; les natives ressemblent à ceux de l'archipel de Taïti. EGMENT ou EGMOND, village de Hollande, province de Hollande, sur la mer du Nord ; 1,200 hab. Aux environs s'élevait autrefois une abbaye de bénédictins, d'où le célèbre famille des comtes d'Égmont a tiré son nom. Descartes a résidé dans cette localité. EGMENT ou EGMOND, ancienne famille hollandaise, qui prétend descendre d'un puiné d'un roi des Frisons, et qui s'établit aux environs d'Alkmaar vers la fin du x^e siècle. Dans la première moitié du xv^e siècle elle était représentée par Jean d'EGMONT, qui avait épousé Marie, niece de Reynaud IV, dernier duc de Gueldre et de Juliers. A ce titre, il éleva des prétentions à la succession du duché de Gueldre, et son fils aîné, Arnould d'EGMONT, fut en effet élu duc, mais vendit le duché à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, au détriment de son fils Adolphe, dont le fils Charles le revendiqua inutilement à son tour. Guillaume d'EGMONT, frère puiné d'Arnould, fut nommé gouverneur du duché de Gueldre pendant la durée du litige

entre le duc de Bourgogne et celle d'EGMONT, et laissa JEAN, gouverneur de la Hollande, élevé à la dignité de comte de Flandre, en 1486. Celui-ci eut pour successeur son fils, nommé comme lui JEAN, qui acquit le comté de Gavre, que sa veuve fit ériger en principauté en 1540. Ce dernier mourut à Milan d'Albe, en 1568. Celui-ci eut deux fils : Philippe d'EGMONT, qui devint comte de Buren par le fait de sa femme, Marie de Culembourg. Le dernier rejeton de cette branche, Maximilien d'EGMONT, comte de Buren, maréchal des armées de l'empire d'Allemagne, mourut en 1548, laissant un fils, comte de Flandre, comtesse de Buren, première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Nous allons compléter cette notice en donnant la biographie des principaux membres de cette famille.

EGMONT (Jean II D'), dit Egmont aux sonnettes, à cause des clochettes d'argent dont il était couronné, mourut en 1483. Il était le devin seigneur d'Egmont en 1409. Sa vie est presque entièrement remplie par de longs dévotés avec les comtes de Hollande. Condamné à avoir la tête tranchée, avec confiscation de ses biens, pour avoir pris part à un complot ayant pour but de livrer le comte de Hollande au duc de Gueldre, il se réfugia au château d'Ysselstein, quitta ensuite le pays, où il revint après la mort de Guillaume VI (1417) ; fut fait prisonnier par la comtesse Jacqueline, à Ysselstein, puis de nouveau à Gorcum, et recouvra pour la seconde fois la liberté en vertu d'un traité signé entre la comtesse de Hollande et Jean de Bavière (1419). Comme il était toujours privé de ses biens, il se livra à une guerre de brigandage jusqu'en 1421, époque où Jean de Bavière lui fit rendre sa seigneurie d'Egmont. En 1423, les états de Gueldre reconnurent pour souverain Arnould, fils aîné de Jean, sous la tutelle de son père. Ce dernier reçut cette même année, de l'empereur, le comte de Bavière, et mourut en 1425. Il avait épousé Philippine, duc de Bourgogne, à s'emparer du gouvernement de la Hollande, et prit part, l'année suivante, à la bataille de Broekhuysen, dans laquelle ses partisans furent vaincus. Jacqueline fut rétablie. Un de ses descendants, Jean III, comte d'EGMONT, fut nommé, en 1484, sur la demande des Hollandais, stat-houder de Hollande et de Zélande, par Maximilien. EGMENT (Charles D'), duc de Gueldre, né à Givet en 1470, mort à Arnhem, en 1538. Il était fils de Adolphe, duc de Gueldre, et de Catherine de Bourbon. A peine âgé de six ans, Charles avait déjà été que c'est que la guerre et inaugura sa carrière de soldat. Lui et sa sœur se trouvaient à Nimègue, sous le commandement de leur père, lorsque Charles le Téméraire emmena avec lui les deux enfants d'Adolphe et les envoya ensuite à Gand, où ils furent élevés avec soin, mais traités néanmoins comme prisonniers. Les Gueldrois, qui désiraient revoir leur jeune duc, le réclamèrent hautement, n'eurent pas plus de succès auprès de Charles le Téméraire qu'aupres de son successeur au duché de Bourgogne, Maximilien d'Autriche. Celui-ci refusa nettement de rendre Charles de Gueldre, qu'il destinait à la carrière militaire. En 1484, lors de la querelle entre Maximilien et les citoyens de Gand, notre jeune héros eut une part active à la reddition d'Oudearde. En 1486, âgé de dix-huit ans, il suivit son maître à Besençon, puis à Arnhem, où il assista à la fête du couronnement de Maximilien comme roi de Rome. L'année suivante, il combattit dans l'armée autrichienne contre la France, fut présent à la bataille désastreuse de Béthune, fait prisonnier et emmené à Arnhem. Cependant, il se rendit à Paris, où il fut généreusement traité. Peut-être entrevit-on en lui un instrument utile contre Maximilien ; qu'il n'en soit, on ménagea le prisonnier pendant tout le voyage de Besençon à Paris, les habitants commençaient à s'impaciter ; ils avaient vainement réclamé leur duc, et ils étaient là du joug étranger que faisait peser sur eux la main de fer de Maximilien. Ils résolurent d'accepter la tutelle de Guillaume, duc de Clèves et de Juliers, qui fut nommé protecteur de son oncle Charles, d'installer celui-ci comte

du duc de Gueldre, et de chasser les Autrichiens. Le prince, heureux de donner toute liberté à son fils, survint au moment où le duc de Clèves, Charles, redevenu libre, accourut vers la Gueldre, où la plupart des villes lui rendirent hommage et lui prêtèrent serment de fidélité (1492). Naturellement Maximilien ne pouvait tolérer cette défection, et ses menaces furent exécutées ; mais, comme il était en guerre avec la France et que cette guerre occupait toutes ses forces disponibles, il résolut provisoirement de traiter avec son ennemi. Un traité fut conclu entre les princes au duché de Gueldre et ceux de Brabant, stipulant que la Gueldre, traitée qui suspendait les hostilités jusqu'à ce que les électeurs de l'Empire eussent décidé à qui en définitive ces fiefs appartenaient légitimement. Comme Maximilien savait que tous les électeurs seraient à sa disposition, il était convaincu qu'il ne risquait absolument rien en gagnant du temps. En effet, les électeurs, réunis en conseil, affirmèrent l'empereur dans ses droits sur la Gueldre, et déclarèrent en même temps que le duc de Clèves n'avait pas osé de faire partie de l'empire depuis la mort du dernier duc Regnauld IV. Charles, qui, de son côté, avait parfaitement prévu ce résultat, s'était silencieusement préparé à la guerre, car il voulait défendre à tout prix le titre de comte de Buren par le fait de sa femme, Marie de Culembourg. Le dernier rejeton de cette branche, Maximilien d'EGMONT, comte de Buren, maréchal des armées de l'empire d'Allemagne, mourut en 1548, laissant un fils, comte de Flandre, comtesse de Buren, première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Nous allons compléter cette notice en donnant la biographie des principaux membres de cette famille.

EGMONT (Jean II D'), dit Egmont aux sonnettes, à cause des clochettes d'argent dont il était couronné, mourut en 1483. Il était le devin seigneur d'Egmont en 1409. Sa vie est presque entièrement remplie par de longs dévotés avec les comtes de Hollande. Condamné à avoir la tête tranchée, avec confiscation de ses biens, pour avoir pris part à un complot ayant pour but de livrer le comte de Hollande au duc de Gueldre, il se réfugia au château d'Ysselstein, quitta ensuite le pays, où il revint après la mort de Guillaume VI (1417) ; fut fait prisonnier par la comtesse Jacqueline, à Ysselstein, puis de nouveau à Gorcum, et recouvra pour la seconde fois la liberté en vertu d'un traité signé entre la comtesse de Hollande et Jean de Bavière (1419). Comme il était toujours privé de ses biens, il se livra à une guerre de brigandage jusqu'en 1421, époque où Jean de Bavière lui fit rendre sa seigneurie d'Egmont. En 1423, les états de Gueldre reconnurent pour souverain Arnould, fils aîné de Jean, sous la tutelle de son père. Ce dernier reçut cette même année, de l'empereur, le comte de Bavière, et mourut en 1425. Il avait épousé Philippine, duc de Bourgogne, à s'emparer du gouvernement de la Hollande, et prit part, l'année suivante, à la bataille de Broekhuysen, dans laquelle ses partisans furent vaincus. Jacqueline fut rétablie. Un de ses descendants, Jean III, comte d'EGMONT, fut nommé, en 1484, sur la demande des Hollandais, stat-houder de Hollande et de Zélande, par Maximilien.

EGMONT (Charles D'), duc de Gueldre, né à Givet en 1470, mort à Arnhem, en 1538. Il était fils de Adolphe, duc de Gueldre, et de Catherine de Bourbon. A peine âgé de six ans, Charles avait déjà été que c'est que la guerre et inaugura sa carrière de soldat. Lui et sa sœur se trouvaient à Nimègue, sous le commandement de leur père, lorsque Charles le Téméraire emmena avec lui les deux enfants d'Adolphe et les envoya ensuite à Gand, où ils furent élevés avec soin, mais traités néanmoins comme prisonniers. Les Gueldrois, qui désiraient revoir leur jeune duc, le réclamèrent hautement, n'eurent pas plus de succès auprès de Charles le Téméraire qu'aupres de son successeur au duché de Bourgogne, Maximilien d'Autriche. Celui-ci refusa nettement de rendre Charles de Gueldre, qu'il destinait à la carrière militaire. En 1484, lors de la querelle entre Maximilien et les citoyens de Gand, notre jeune héros eut une part active à la reddition d'Oudearde. En 1486, âgé de dix-huit ans, il suivit son maître à Besençon, puis à Arnhem, où il assista à la fête du couronnement de Maximilien comme roi de Rome. L'année suivante, il combattit dans l'armée autrichienne contre la France, fut présent à la bataille désastreuse de Béthune, fait prisonnier et emmené à Arnhem. Cependant, il se rendit à Paris, où il fut généreusement traité. Peut-être entrevit-on en lui un instrument utile contre Maximilien ; qu'il n'en soit, on ménagea le prisonnier pendant tout le voyage de Besençon à Paris, les habitants commençaient à s'impaciter ; ils avaient vainement réclamé leur duc, et ils étaient là du joug étranger que faisait peser sur eux la main de fer de Maximilien. Ils résolurent d'accepter la tutelle de Guillaume, duc de Clèves et de Juliers, qui fut nommé protecteur de son oncle Charles, d'installer celui-ci comte

du duc de Gueldre, et de chasser les Autrichiens. Le prince, heureux de donner toute liberté à son fils, survint au moment où le duc de Clèves, Charles, redevenu libre, accourut vers la Gueldre, où la plupart des villes lui rendirent hommage et lui prêtèrent serment de fidélité (1492). Naturellement Maximilien ne pouvait tolérer cette défection, et ses menaces furent exécutées ; mais, comme il était en guerre avec la France et que cette guerre occupait toutes ses forces disponibles, il résolut provisoirement de traiter avec son ennemi. Un traité fut conclu entre les princes au duché de Gueldre et ceux de Brabant, stipulant que la Gueldre, traitée qui suspendait les hostilités jusqu'à ce que les électeurs de l'Empire eussent décidé à qui en définitive ces fiefs appartenaient légitimement. Comme Maximilien savait que tous les électeurs seraient à sa disposition, il était convaincu qu'il ne risquait absolument rien en gagnant du temps. En effet, les électeurs, réunis en conseil, affirmèrent l'empereur dans ses droits sur la Gueldre, et déclarèrent en même temps que le duc de Clèves n'avait pas osé de faire partie de l'empire depuis la mort du dernier duc Regnauld IV. Charles, qui, de son côté, avait parfaitement prévu ce résultat, s'était silencieusement préparé à la guerre, car il voulait défendre à tout prix le titre de comte de Buren par le fait de sa femme, Marie de Culembourg. Le dernier rejeton de cette branche, Maximilien d'EGMONT, comte de Buren, maréchal des armées de l'empire d'Allemagne, mourut en 1548, laissant un fils, comte de Flandre, comtesse de Buren, première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Nous allons compléter cette notice en donnant la biographie des principaux membres de cette famille.

EGMONT (Charles D'), duc de Gueldre, né à Givet en 1470, mort à Arnhem, en 1538. Il était fils de Adolphe, duc de Gueldre, et de Catherine de Bourbon. A peine âgé de six ans, Charles avait déjà été que c'est que la guerre et inaugura sa carrière de soldat. Lui et sa sœur se trouvaient à Nimègue, sous le commandement de leur père, lorsque Charles le Téméraire emmena avec lui les deux enfants d'Adolphe et les envoya ensuite à Gand, où ils furent élevés avec soin, mais traités néanmoins comme prisonniers. Les Gueldrois, qui désiraient revoir leur jeune duc, le réclamèrent hautement, n'eurent pas plus de succès auprès de Charles

